PT - DS n°1 – Épreuve B : résumé et dissertation

*Rédiger le résumé sur une copie double et laisser la première page de la copie libre pour les appréciations*

I/ Texte à résumer

*Consigne de l’exercice : vous résumerez ce texte de 1525 mots en* ***200*** *mots, avec une marge de + ou – 10%, soit entre 180 et 220 mots.*

*Consignes de présentation : vous placerez une barre verticale tous les 50 mots et indiquerez le nombre total de mots utilisés à la fin du résumé. Vous écrirez une ligne sur deux et marquerez les paragraphes par un alinéa.*

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30  35  40  45  50  55  60  65  70  75  80  85  90  95  100  105  110 | On dit parfois que le savoir-faire artisanal repose sur le sens du travail bien fait, sans aucune considération annexe. Si ce type de satisfaction possède avant tout un caractère intrinsèque et intime, il n’en reste pas moins que ce qui se manifeste là, c’est une espèce de révélation, d’auto-affirmation. Comme l’écrit le philosophe Alexandre Kojève,  *l’homme qui travaille reconnaît dans le monde effectivement transformé par son travail sa propre œuvre : il s’y reconnaît soi-même, il y voit sa propre réalité humaine, il y découvre et y révèle aux autres la réalité objective de son humanité, de l’idée d’abord abstraite et purement subjective qu’il se fait de lui-même.*  [[1]](#footnote-1)  On sait que la satisfaction qu’un individu éprouve à manifester concrètement sa propre réalité dans le monde par le biais du travail manuel tend à produire chez cet individu une certaine tranquillité et une certaine sérénité. Elle semble le libérer de la nécessité de fournir une série de gloses bavardes sur sa propre identité pour affirmer sa valeur. Il lui suffit en effet de montrer la réalité du doigt : le bâtiment tient debout, le moteur fonctionne, l’ampoule illumine la pièce. La vantardise est le propre de l’adolescent, qui est incapable d’imprimer sa marque au monde. Mais l’homme de métier est soumis au jugement infaillible de la réalité et ne peut noyer ses échecs ou ses lacunes sous un flot d’interprétations. L’orgueil du travail bien fait n’a pas grand-chose à voir avec la gratuité de l’estime de soi que les profs souhaitent parfois instiller à leurs élèves, comme par magie.  Beaucoup hésiteraient à parler de savoir-faire « artisanal » au sujet d’un électricien et préféreraient réserver ce terme à l’activité du fabricant d’objets finement élaborés. L’argument se tient, et je n’ai pas d’objection de principe. Ma propre expérience en matière de production artisanale est celle d’un modeste amateur, mais je crois qu’elle mérite d’être rapportée. Les gens qui fabriquent leurs propres meubles vous diront tous que cette activité est difficile à justifier en termes strictement économiques, mais ça ne les empêche pas de continuer à le faire. Un halo de souvenirs partagés imprègne les objets matériels qui témoignent de notre existence, et la fabrication de ces objets est une forme de communion avec nos semblables et nos descendants. Il m’est arrivé de fabriquer une table en acajou, et je me rappelle l’avoir fait sans ménager ma dépense ni mes efforts. À l’époque, la paternité ne faisait nullement partie de mon horizon immédiat, et pourtant, j’imaginais un enfant gardant pour toujours l’image de cette table et reconnaissant en elle l’œuvre de son père. J’imaginais la présence indistincte de cette table elle-même à l’arrière-plan d’une existence encore à venir, avec ses défauts de fabrication et les inévitables marques et cicatrices qui s’accumuleraient à sa surface, offrant une texture suffisamment dense pour donner prise à la sensibilité et formant ainsi d’imperceptibles accrétions de mémoire et de sentiment. C’est au fond ce qu’exprime Hannah Arendt quand elle écrit que les objets utilitaires durables produits par l’homme « donnent naissance à la familiarité du monde, à ses coutumes, aux rapports usuels entre l’homme et les choses aussi bien qu’entre l’homme et les hommes. » « La réalité et la solidité du monde humain reposent avant tout sur le fait que nous sommes environnés de choses plus durables que l’activité qui les a produites, plus durables même, en puissance, que la vie de leurs auteurs. » [[2]](#footnote-2)  En fin de compte, toutes les choses matérielles retournent à la poussière, et l’idée de « durabilité » n’est donc sans doute pas ici la plus adéquate. La signification morale du travail qui s’exerce directement sur la matière, c’est peut-être tout simplement le fait que les objets matériels existent hors de nous. L’existence d’une machine à laver, par exemple, satisfait certainement un besoin humain, mais quand elle cesse de fonctionner et qu’il faut la réparer, l’être humain doit bien se demander quels sont ses besoins *à elle*. En de telles circonstances, la technologie n’est plus l’expression de notre maîtrise de l’univers, mais un affront à notre narcissisme. Constamment en quête d’affirmation de soi, l’individu narcissique perçoit toute chose comme une extension de sa propre volonté et ne parvient guère à appréhender la forte autonomie du monde des objets. Il est volontiers enclin à la pensée magique et aux fantasmes d’omnipotence. [[3]](#footnote-3) Le métier de réparateur, en revanche, consiste à se mettre au service de nos semblables et à restaurer le fonctionnement des objets dont ils dépendent. La relation du réparateur à ces objets exprime une forme d’emprise matérielle beaucoup plus solide, fondée sur une véritable compréhension. C’est pourquoi elle contredit la complaisance du fantasme de maîtrise qui imprègne la culture moderne. Au début de chacune de ses interventions, le réparateur doit sortir de lui-même et déployer son don d’observation ; il doit examiner les choses avec attention et être à l’écoute des machines en souffrance.  Nous faisons appel à un réparateur quand notre monde normal se dérègle, quand notre dépendance presque inconsciente à l’égard d’objets habituellement dociles (une chasse d’eau, par exemple) se manifeste soudainement avec une acuité douloureuse. C’est pour cette raison que la présence du réparateur provoque souvent un certain malaise chez la personnalité narcissique. Et ce non pas parce qu’il est parfois sale et peu raffiné, mais parce qu’il incarne un défi fondamental à la perception de nous-mêmes. Nous ne sommes pas aussi libres et indépendants que nous le croyions. De même, l’apparition dans notre rue d’un chantier qui interrompt le fonctionnement normal des infrastructures urbaines, qu’il s’agisse des canalisations souterraines ou du réseau électrique, met en lumière notre dépendance *collective*. Riches ou pauvres, nous habitons souvent des univers très différents au sein d’un même espace urbain mais, en fin de compte, nous partageons la même réalité physique, et notre dette à l’égard du monde est similaire.  Dans la mesure où le savoir-faire artisanal renvoie à ces critères objectifs indépendants de notre moi et de nos désirs, il représente un défi pour l’éthique consumériste, comme le soutient le sociologue Richard Sennett dans *La Culture du nouveau capitalisme.* L’artisan est fier de sa création et il la chérit, tandis que le consommateur met constamment au rebut des objets qui fonctionnent encore parfaitement dans sa quête fébrile du nouveau.  Dans sa recension du livre de Benjamin Barber, *Comment le capitalisme nous infantilise* (2007), Josie Appleton écrit que « le problème n’est pas tellement l’éthique consumériste en tant que telle, mais le fait qu’elle est devenue — par défaut — une des dernières expériences significatives de notre existence. Il y a dans le fait d’acheter un nouveau produit, une nouvelle chemise ou un nouveau disque et de les rapporter chez soi, une tangibilité et une satisfaction qui impliquent que le shopping devient pour les individus une confirmation de leur capacité de produire des effets dans le monde. Le pouvoir de la consommation a été utilement théorisé par le sociologue Georg Simmel. Dans sa *Philosophie de l’argent,* il examine l’achat d’un objet en tant qu’expression d’une subjectivité individuelle à travers laquelle la personne imprime sa marque à un objet et revendique le droit à en jouir de façon exclusive. Simmel cite l’exemple d’un de ses amis qui achetait des belles choses non pas pour les utiliser mais pour donner une expression active à son appréciation de ces objets, pour les laisser passer entre ses mains, pour imprimer sur eux la marque de sa personnalité. La consommation est une façon de revendiquer un effet tangible à nos choix, de produire quelque chose de nouveau et de différent dans nos vies. Elle est aussi pour les individus une manière essentielle de jouir de la créativité et des efforts d’autrui, même si c’est de façon inconsciente, sans savoir qui a fabriqué les objets que nous achetons, et comment. » [[4]](#footnote-4)  Comme le remarque Richard Sennett, l’artisan est plus possessif, plus attaché à un présent qui n’est que le reflet fantomatique du travail vivant passé alors que, selon les spécialistes du marketing, le consommateur serait plus libre et plus imaginatif, donc plus audacieux. Mais justement, explique-t-il, la capacité de penser en termes matériels aux choses matérielles est aussi une capacité critique qui nous libère au moins partiellement des manipulations du marketing, lequel détourne notre attention de la réalité des choses en déployant un récit qui repose sur des associations imaginaires dont le seul but est d’exagérer des différences tout à fait mineures entre les marques. Car lorsque nous connaissons l’histoire de la production d’un objet, ou du moins lorsque nous sommes capables de l’imaginer de façon plausible, le récit social de la publicité perd de son efficacité. L’imaginaire de l’artisan est sans doute plus pauvre que celui du consommateur idéal ; sa vision du monde est plus utilitariste et moins encline aux grandes envolées de l’espérance. Mais il est aussi plus indépendant.  **Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte, 2010.**  [Traduit de l’américain par Marc Saint-Upéry. Édition originale : *Shop Class as Soul Craft. An Inquiry into the Value of Work*, Penguin Press, 2009] |

II/ Dissertation

Dans le texte à résumer extrait d’*Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail* (2009), Matthew B. Crawford cite Alexandre Kojève :

***« l’homme qui travaille reconnaît dans le monde effectivement transformé par son travail sa propre œuvre : il s’y reconnaît soi-même, il y voit sa propre réalité humaine, il y découvre et y révèle aux autres la réalité objective de son humanité, de l’idée d’abord abstraite et purement subjective qu’il se fait de lui-même. »*  [[5]](#footnote-5)**

Vous apprécierez la pertinence de cette analyse à la lumière des trois œuvres du programme : Les *Géorgiques* de Virgile, **[36-29 av. J.-C.],** les extraits de *La Condition ouvrière* de Simone Weil, **[textes couvrant la période 1935-1942],** *Par-dessus bord* de Michel Vinaver. [**« Forme Hyper-brève », 2002 ; 1re version de la pièce : 1967-1969]**

Consignes de présentation :

* Laisser la première page de la copie pour les appréciations ;
* Souligner les titres de livres ;
* Marquer les paragraphes par un alinéa, notamment les sous-parties de la dissertation.

Corrigé du résumé du DS 1

**Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte, 2010.**

*Consigne de l’exercice : vous résumerez ce texte de 1525 mots en* ***200*** *mots, avec une marge de + ou – 10%, soit entre 180 et 220 mots.*

Analyse du texte préalable au résumé

A/ Cadre argumentatif

Problématique : Pourquoi le travail manuel est-il humanisant et libérateur ?

Thèse : Fabriquer quelque chose de ses mains permet d’affirmer son identité, son humanité et sa valeur aux yeux des autres, participe de la fabrication du monde humain, nous rend moins dépendants du monde matériel et plus libres face aux manipulations publicitaires.

Plan /schéma argumentatif :

Les parties I et II du schéma argumentatif se rattachent à un premier enjeu/pouvoir du travail manuel : l’humanisation de l’homme (l.1 à 43).

Les parties III et IV se rattachent à un second enjeu/pouvoir du travail manuel : la liberté, çàd la libération à l’égard des objets et de la société de consommation (l.44-fin).

B/ Schéma argumentatif

*[Entre crochets :les distinctions et oppositions mises en place par l’auteur]*

I/ Fabriquer quelque chose de ses mains permet d’affirmer son humanité, ainsi que son identité et sa valeur aux yeux des autres (l. 1-20)

* Par le travail manuel, l’homme ne fait pas que s’améliorer ; en tant que son travail transforme le monde, il constitue une œuvre par laquelle il objective, matérialise son humanité, à lui-même et aux autres *[De l’affirmation de soi à l’affirmation de son humanité /De l’objet à l’œuvre/ Du travail à l’œuvre]*
* D’autre part, un objet bien réalisé, un outil qui fonctionne, témoignent directement de la valeur de celui qui les a produites *[Renversement : retour à l’affirmation de soi et à la dimension de l’objet] [adolescent ≠ artisan]*

II/ L’objet qui sort de mes mains et perdure pour les autres constitue une œuvre qui fabrique le monde humain (reprise de la thèse d’Hannah Arendt) (l. 21-43)

* L’exemple personnel : l’objet fabriqué par le père apparaîtra comme une œuvre aux yeux de son fils.
* La référence à Hannah Arendt : les objets qui restent dans le monde, y compris utilitaires, sont des œuvres qui constituent la réalité et la solidité du monde humain *[De l’objet à l’œuvre, de l’expérience personnelle à l’élargissement philosophique]*

III/ Dépassement de la thèse d’Arendt pour aller vers la thèse personnelle : La durabilité des objets étant relative, leur principale vertu morale et humaine est d’exister en dehors de nous, pour mettre à l’épreuve notre fantasme narcissique de maîtrise du réel (l. 44-74)

* La durabilité des objets étant relative, leur principale vertu morale et humanisante est d’exister en dehors de nous, pour mettre à l’épreuve notre fantasme narcissique de maîtrise du réel *[Renversement : de l’œuvre à l’objet]*
* Le réparateur qui comprend le fonctionnement des machines est ainsi beaucoup plus ancré dans le monde que ne l’est le simple utilisateur ignorant *[réparateur ≠ utilisateur]*
* Affront à notre narcissisme, la panne nous rend conscient de notre dépendance individuelle et collective au monde fabriqué par les hommes.

IV/ En outre, comprendre concrètement le processus de fabrication des choses nous met à l’abri du discours publicitaire exagérant les pouvoirs et qualités des objets : le travail manuel nous libère de la frénésie de consommer (l. 74-fin)

* Dans la mesure où la fabrication des objets nous met en prise avec la simple matérialité des choses, elle constitue un défi à l’éthique consumériste *[artisan ≠ consommateur]*
* Effectivement, l’achat et l’appropriation d’objets est devenue l’expérience universelle et ultime par laquelle nous nous donnons l’impression d’agir sur le monde.
* L’artisan est plus matérialiste en un sens, moins imaginatif que ne l’est le consommateur, mais il est par là même moins dépendant du discours publicitaire qui attribue aux objets des spécificités imaginaires pour les distinguer de la concurrence.

Résumé rédigé

Le travail manuel procure un sentiment d’accomplissement, mais produit surtout une œuvre qui objective notre humanité, pour nous-même et les autres. D’ailleurs, un objet, un outil bien réalisés témoignent de notre compétence et nous apportent immédiatement confiance. Un objet fabriqué manuellementn’est pas rentable, mais il /50 porte notre marque singulière et marque la mémoire de ceux qui le marquent à leur tour en l’utilisant. Par cette œuvre qui nous survit, nous constituons le monde humain.

Pourtant, ces objets durables ne seront pas éternels et leur principale vertu est leur existence propre, impérieuse, dont nous prenons /100 conscience à nos dépens quand ils tombent en panne, remettant en cause notre sentiment de toute-puissance et d’autonomie à l’égard du monde matériel.

Considérant les choses objectivement, l’artisan n’est pas un être de désir : il aime ce qu’il a créé, sans frénésie consommatrice. En /150 fait, acheter est aujourd’hui la principale activité conférant un sentiment de puissance. Nous manifestons notre identité à travers l’objet possédé, et jouissons par procuration de la créativité humaine.

En un sens, l’artisan épris de l’objet témoignant de ses efforts est moins innovant que le consommateur, mais comprendre /200 sa fabrication le libère du discours publicitaire, qui extrapole la singularité d’un objet pour le distinguer de la concurrence.

220 mots

1. Alexandre KOJÈVE, *Introduction à la lecture de Hegel*, Gallimard, Paris, 1980, p. 31-32. [↑](#footnote-ref-1)
2. Hannah ARENDT, *Condition de l’homme moderne*, [1958] Calmann-Lévy, Paris, 1983, p. 140-141. [↑](#footnote-ref-2)
3. Ces traits du narcissisme ont été soulignés par Christopher LASCH, *La Culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances*, Paris, Climats, 2000. [↑](#footnote-ref-3)
4. Josie APPLETON, « The Cultural Contradictions of Consumerism », disponible sur [www.spiked-online.com](http://www.spiked-online.com). [↑](#footnote-ref-4)
5. Alexandre KOJÈVE, *Introduction à la lecture de Hegel*, Gallimard, Paris, 1980, p. 31-32. La citation figure aux lignes 6 à 9 du texte à résumer. [↑](#footnote-ref-5)